

Au mois de mai 1832, Lamartine arrivait à Marseille ; il venait s'y embarquer pour l'Orient... Autran—il avait alors vingt-et-un ans—écrivit des strophes en l'honneur de l'auteur des *Méditations*. La pièce est remise à Lamartine, et le lendemain Autran recevait une carte où rayonnait ce nom : Alphonse de Lamartine... Le grand poète s'intéressa aux efforts et aux espérances de son jeune confrère... Le père de Joseph Autran était rebelle à la poétique vocation de son fils ; Lamartine alla le trouver, lui parla, le désarma... Comment résister à Lamartine ?

L'année suivante, Lamartine était de retour en France. Autran reçoit un court billet :

« Je viens d'arriver. Je repars demain matin pour Mâcon. Il faut que je sois dans quinze jours à Paris pour l'ouverture de la session. Je voudrais vous serrer la main. »

Autran court à l'hôtel Beauvau, et là, au lieu de Lamartine poète, qui, l'année précédente, s'était embarqué pour l'Orient, il trouve un nouveau Lamartine, un Lamartine politique... Il venait d'être nommé député.

Il parla à Autran avec chaleur de la grande carrière qui s'ouvrait devant lui, des destinées prochaines de la France, du rôle qu'il se sentait appelé à jouer... La poésie y perdrait peut-être... Mais qu'est-ce que la poésie dans la vie d'un homme sérieux ? Une bagatelle, une distraction, un amusement de jeunesse... Il avait fait les *Méditations* par désœuvrement. La politique était tout, la littérature rien...

Trente-deux ans plus tard, au printemps de 1865, Prévost-Paradol faisait ses visites académiques... Il alla chez Lamartine... Il le trouva seul, dans son rez-de-chaussée de la rue de la Ville-Évêque.

—Vous venez me voir, lui dit Lamartine. A quoi bon ? Je ne vais plus à l'Académie... je ne suis plus de ce monde... c'est la politique qui m'a tué... Prenez garde à la politique !

Je rencontre ensuite le duc d'Aumale dans les souvenirs d'Autran... Le 30 juillet 1840, le 17^e léger débarquait à Marseille ; il rentrait en France après une longue et admirable campagne en Afrique ; son colonel avait dix-huit ans... c'était le duc d'Aumale.

Le directeur du Grand Théâtre vient trouver Autran... on doit jouer le lendemain les *Huguenots* ; le prince doit assister au spectacle ; le directeur voudrait faire lire dans un entr'acte une pièce de vers en l'honneur du colonel du 17^e léger... La pièce de vers est écrite, obtient un grand succès, et le jeune poète marseillais est invité à dîner chez le prince... Il est assis à côté d'un de ses futurs collègues à l'Académie, M. Cu villier-Fleury ; il se félicite de l'aimable accueil qui lui a été fait par le duc d'Aumale, et Cu villier-Fleury lui fait une réponse charmante :

— Ne vous en étonnez pas ; nos princes sont les commis-voyageurs de la royauté.

Hélas ! ces commis-voyageurs princiers, si Français d'esprit et de cœur, si généreux et si vaillants, ne valaient-ils pas mieux que les commis-voyageurs d'aujourd'hui, quoi qu'en puisse dire et penser M. Gambetta ?

Après le duc d'Aumale, Scribe. Il vient visiter la bibliothèque de Mais ille qui avait Autran pour conservateur ; et celui-ci fait, en deux lignes, de Scribe, le plus juste et le plus ressemblant des portraits : « Un homme d'une cinquantaine d'années, dont l'air fin, un peu bourgeois, fait songer à un notaire de comédie. »

On offre un banquet à Scribe et dans un toast adressé au héros de la fête on le félicite de compter autant de victoires que de combats :

—C'est une erreur, s'écrie Scribe, j'ai débuté par sept chutes successives... Je dit cela pour ne pas décourager ceux d'entre vous qui rêvent de théâtre...

Ligier, le célèbre Ligier, vient aussi rendre visite aux conservateurs de la bibliothèque de Marseille, et cette visite se termine par un mot délicieux...

—Faites donc une *Marie Stuart*, dit-il à Autran.

—Une *Marie Stuart*, répond Autran,

mais il y en a une de Lebrun... et vous avez un des premiers rôles.

—C'est justement pour cela, réplique Ligier, que je vous en demande un autre. Et sur ce mot, dont il était content Ligier fait une sortie théâtrale...

Un matin Autran aperçoit un promeneur singulier dans la longue galerie de sa bibliothèque... un homme aux longs cheveux, au visage rabelaisien, portant un grand chapeau mou, et sous son épais menton, en guise de cravate, une espèce de ficelle. C'était Balzac, le grand Balzac.

Autran ne devait le revoir que plusieurs années après, le 24 février 1848, en pleine révolution, sur le boulevard des Italiens... Vêtue d'oripeaux provenant du pillage des Tuileries, une bande défilait chantant la *Marseillaise*, et derrière cette troupe, parmi la foule des curieux, marchait Balzac, un lambeau de velours rouge à la main.

—Vous ici, s'écrie Autran.
—Mon Dieu ! oui, le spectacle vaut la peine d'être regardé.

—Et ce morceau de velours ?
—C'est un lambeau du trône de Louis-Philippe... J'avais déjà un débris du trône de Charles X... Je commence une collection.

(Du Monde.)

CORRESPONDANCE D'OUTRE-MER

Kioto, 27 juin 1881.

Parti de Yokohama le 25 à bord du *Tacaco-Maru*, nous arrivons à Kobe le 27. Mon étoile me protège. Je me suis sauvé du mal de mer. Le navire que je viens de nommer appartient à une compagnie japonaise qui porte le nom de *Mitsubishi*. Les principaux officiers sont Anglais ou Américain.

Nous étions à peu près 15 passagers dont 3 ou 4 Japonais et les autres Anglais. Nous étions les deux seuls, M. Massue et moi, parlant le français à bord.

Nous n'avons fait que passer à Kobe où nous avons de suite pris les chars pour Kioto.

Les chars ici comme en Europe sont divisés par compartiments pouvant contenir six personnes chacun. On nous y enferme à clef. Ce n'est guère commode.

Au moment où je vous écris, je me trouve dans un hôtel tout à fait japonais. Des nattes en jonc pour tapis ; des cloisons en papier fleuri ; des panneaux, aussi en papier, et que tout le monde peut ouvrir à volonté, pour portes. Un lit en bois blanc, sans peinture, une table et un *lucernaire* de même, voilà pour l'ameublement.

La salle à manger est meublée avec un peu plus de luxe ! Enfin, je n'ai pas le droit de me plaindre, j'ai habité une maison japonaise ! L'hôtel s'appelle *Nikeuchaya*, en anglais *Palace Hotel*. Le propriétaire est un Japonais du nom de *Macamura*.

Kioto fut fondée par le *Mikado-Kamno* qui régna sur le Japon il y a à peu près deux mille ans. Longtemps elle fut la capitale du Japon sous le nom de Heian.

Elle est célèbre surtout par l'ancienne résidence du Mikado, ses nombreux palais et ses temples très riches, et par ses manufactures de porcelaines.

Les rues sont sales et plus étroites qu'à Tokio ; quelques-uns sont complètement couvertes de toiles supportées chaque côté par des cordes attachées à des bâtons et préservant ainsi les piétons de l'ardeur du soleil.

De bonne heure le 28 nous sommes sur pied et commençons la visite des temples. C'est ici que l'on voit la superstition poussée à son comble. Dans l'un des temples, l'idole est une vache en bronze sur laquelle on se frotte pour éloigner les malheurs ; c'est le *Kitano*.

Dans un autre on voit une idole en bois peint, ou plutôt qui a dû être peint jadis ; c'est une idole miraculeuse qui guérit tous les maux. Il suffit de passer la main sur l'image pour être guéri. Dans un troisième, grand nombre d'images sont suspendues aux murs et aux piliers.

Savez-vous comment on connaît la vo-

lonté de ces idoles ? Rien de plus simple. On prend du papier ; on en fait une petite boule que l'on mouille dans sa bouche et on la lance sur ces images. Si elle y reste attachée, c'est bon signe ; si elle tombe, tant pis !... Inutile de dire que ces images sont couvertes de boules de papiers.— Mais ce n'est pas tout.

Le temple est bâti sur un monticule d'à peu près 60 pieds de hauteur. Lorsqu'un Japonais commet une faute et veut savoir jusqu'à quel point il a déplu aux dieux, il se jette du sommet au pied de cette montagne.

S'il meurt des suites de sa chute, c'est que sa faute avait mis les dieux dans un grand courroux ; une simple blessure est le signe d'une colère modérée de la part de ces messieurs ; et si sa faute n'a pas offensé son dieu, le Japonais se relève sain et sauf (ce qui d'ailleurs arrive assez rarement.)

Nous avons aussi visité un temple, le *Santia-Sanjendo*, qui renferme mille idoles toutes en bois doré. Il est très curieux de les voir toutes en rang sur une espèce d' amphithéâtre.

L'ancien palais du Mikado, car Kioto a été longtemps le lieu de sa résidence, mérite une mention spéciale. Il est immense et d'une très grande richesse. Les sculptures sont magnifiques.

Le palais du *Taikoun*, vieux de 400 ans, n'est rien de drôle et est loin d'avoir la richesse et la splendeur du premier.

On y remarque cependant avec intérêt deux piliers, dans deux appartements différents, et que l'on dit être les deux plus anciens arbres de leur espèce dans tout le Japon.

Nous avons ici vu faire de la porcelaine. Le travail est très intéressant à suivre.

Le 30, à midi, nous partons pour Osaka, à deux heures du chemin de fer de Tokio. Osaka est une très jolie ville possédant 200 000 habitants. Les rues sont bordées de beaux arbres, et une jolie petite rivière, la *Kaina-Bashi*, la traverse en tous sens.

Ce qu'il y a de plus intéressant à visiter est le trésor, où l'on frappe la monnaie, et le château *Taikoun*. Nous n'avons pu voir le trésor.

Le château de *Taikoun* est une forteresse admirablement fortifiée. Des gardes nombreuses en défendent l'entrée continuellement. Je ne crois pas que jamais un étranger puisse entrer de force dans ce château ! car on est pris malgré soi d'un fou-rire en voyant l'air comique de ces pauvres gardes japonais.

Il y a à Osaka une église catholique déservie par les Pères des missions étrangères. Nous avons eu l'avantage d'y faire la connaissance de l'assistant évêque du Japon et de recevoir sa bénédiction.

Nous partons demain pour la Chine.

LOUIS TRUDEL.

—Le gouverneur-général du Canada a visité Saint-Boniface, où il a été l'hôte de Mgr l'archevêque Taché. La cathédrale, le collège, le couvent et autres édifices étaient élégamment décorés.

—Le correspondant parisien du *Times* dit : « Le pays est à présent sans passion politique, et après les élections on trouvera que le nombre des personnes qui se seront abstenues n'aura jamais été aussi considérable. Cela est dû à ce qu'il n'y a ni programme ni lutte. M. Jules Ferry sera probablement le seul candidat qui s'opposera à une révision du sénat. Le prince Jérôme-Napoléon n'est pas un adversaire dangereux pour la République, et sa présence sur l'arène électorale ne ranimera pas la lutte, qui ne sera qu'entre républicains. Il est aisé de voir que la nouvelle Chambre des députés sera aussi vacillante que l'ancienne. M. Ferry se propose évidemment de contrecarrer M. Gambetta et cherchera à lui enlever la direction des élections ; mais son influence sera très limitée attendu qu'il ne jouit que d'une popularité insignifiante en dehors de son district. Ainsi, il n'y a pas lieu de croire que les élections produiront aucun changement sensible dans la situation parlementaire. »

SONNET

A. M. ANTHONY RALPH

Je ne suis qu'un enfant, à la ville ignoré.
Je coule au bord des eaux ma paisible existence.
Mais j'ai là dans le cœur, oh ! un rêve doré :
Oserais-je le dire en toute confiance ?

Je voudrais votre voix, votre accent adoré,
Vos longs soupis d'amour et vos cris d'espérance.
D'une brûlante ardeur je me sens dévoré [rance.
Lorsque vous nous parlez de votre chère France.

France ! ce nom sacré réveille dans nos cœurs
Un bien doux souvenir : celui de notre mère.
Nous l'aimons d'un amour filial et sincère.

Oh ! que n'ai-je vos dons pour charmer ses douces
Poètes, je dirais ses exploits d'Algérie. [leurs.
Mais il manque à ma lyre, un grand scry, le génie.

C.-A. GAMBREAU.

Isle-Verte, août 1881.

AFRIQUE CENTRALE

Dans l'Afrique centrale la maxime détestable : chacun pour soi, est poussée jusqu'à la bestialité. Tous les actes de l'Africain, dit Burton, révèlent ce profond amour de soi qui, ailleurs, n'apparaît qu'en certaines circonstances. La gratitude n'existe pas chez lui, même à l'état d'espérance d'un futile bienfait ; il regarde la faveur que vous lui accordez comme le résultat de votre faiblesse, et la preuve de sa force. Peut-être gémit-il sur la mort d'un parent ou d'un fils ; mais le lendemain il aura oublié sa douleur. Il ne connaît l'hospitalité que par intérêt ; sa première question est toujours : « Que me donneras-tu ? » Il assigne à l'étranger la plus mauvaise case du village et l'envoie camper à la belle étoile s'il n'est pas satisfait. L'Africain de cette région vous oblige à tout acheter, et vous laisserait mourir de faim au milieu de l'abondance, si vous n'aviez ni perles, ni étoffe à lui donner... Il refusera une gorgée d'eau à l'homme qui meurt de soif, et n'étendra pas la main pour sauver une cargaison, fut-elle de \$1 000, s'il n'est payé pour le faire. En revanche, s'il vient à perdre une guenille, il en éprouve un chagrin aussi violent que ridicule. Parcimonieux, même à l'égard de ce qui le touche, il ne donne pas à manger à ses chiens, qu'il aime pourtant comme ses fils, et rien n'égale sa surprise quand il voit un Arabe faire porter du grain à son âne. Imprévoyant s'il en fut, il n'en est pas moins tellement avide qu'il vous réclamera des perles pour indiquer la route, et ne fera rien s'il n'est payé d'avance.

ARMAND DUBARRY.

LES RICHES DU MONDE

Nous donnons ici un tableau des revenus des quatre hommes qui sont réputés les plus riches du monde.

	Duc de Westminster.	Le sénateur Jones C. Nevada.
Capital.....	\$ 80,000,000	\$100,000,000
Par année.....	4,000,000	5,000,000
Par mois.....	300,000	400,000
Par jour.....	10,000	15,000
Par heure.....	450	600
Par minute.....	7	10
	Rotschild,	Mackay.
Capital.....	\$200,000,000	\$275,000,000
Par année.....	10,000,000	13,000,000
Par mois.....	850,000	1,000,007
Par jour.....	25,000	35,000
Par heure.....	1,000	1,500
Par minute.....	20	25

L'homme le plus riche dans le monde est M. J. M. Mackay, qui, il y a 31 ans était un pauvre enfant en Irlande. Il y a vingt ans, il fit un voyage aux Etats-Unis, et il y a dix-sept ans il fit faillite. A l'âge de 47 ans, il est le propriétaire de la plus riche mine d'argent qui se soit jamais vue.

Les anciens Canadiens connaissaient l'efficacité de la noix longue à son état vert, comme purgatif et laxatif, mais son usage présentait un inconvénient, c'est qu'il était impossible de se procurer des noix fraîches dans toutes les saisons. La science a depuis découvert un extrait de cette noix qui conserve son efficacité pour un temps indéfini. C'est de cet extrait que sont composées les Pilules Purgatives de Noix longues de McGale, reconnus aujourd'hui comme un des meilleurs purgatifs. En vente chez tous les Pharmaciens.